

Les caprices de la nature

Guy Lalancette

Number 145, April 2015

Comme il vous plaira

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73817ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalancette, G. (2015). Les caprices de la nature. *Moebius*, (145), 65–69.

GUY LALANCETTE

Les caprices de la nature

Au début, ça n'avait été rien. Une curiosité. Un point noir puis une tache comme un méchant pâté d'encre sur le sable blanc et humide de l'isthme qui reliait l'île Céleste au continent.

C'est le vieux Norbert Corbet qui, le premier, observa la chose du haut du promontoire aménagé en jardin public. Intrigué, il descendit l'escalier massif qui menait à la plage et se rendit au centre du passage – qu'on avait nommé à tort le Grand Barchois – de façon à examiner de près ce qui faisait tache sur la blancheur de l'isthme.

Contrairement à ce qu'il avait supposé, il ne s'agissait pas d'un amas d'algues déposé par la marée ou même d'un objet abandonné là par un piqueniqueur étourdi comme cela arrivait parfois. Et ce n'était ni un animal blessé ni une personne clouée sur place par un malaise quelconque. Rien de tangible. Tout simplement une ombre provoquée par un affaissement du terrain.

Un phénomène curieux toutefois. Si, au gré des marées, l'eau de mer remuait le sable de l'isthme, sculptant des creux et des bosses inlassablement, cet affalement n'avait rien d'habituel. On aurait dit un siphon qui avalait lentement l'étroit passage par un trou s'élargissant au fur et à mesure en une manière de cyclone inversé. Cette description que, dans l'heure qui suivit, Norbert Corbet fit ce lundi soir-là devant la table du conseil municipal – qui tenait comme à l'habitude son assemblée hebdomadaire – provoqua plus de sourires sceptiques qu'elle n'alarma.

Le vieux Norbert, ainsi qu'on l'appelait, était considéré par une bonne partie de la petite communauté comme

un empêcheur de tourner en rond. Ses luttes incessantes contre le progrès, divisant la communauté, n'avaient-elles pas retardé de quelques années la construction d'un supermarché dont, aujourd'hui, les Célestillois appréciaient tant les avantages, leur évitant les randonnées fastidieuses jusqu'à Terrance, la ville voisine? C'était encore lui qui avait combattu – cette fois-ci avec succès – le projet de modifier le zonage urbain de manière à donner accès à des terres cultivables en bordure de mer, ce qui aurait favorisé l'aménagement d'une colonie de vacanciers, une sorte de Club Med pour riches retraités en mal de villégiature.

Helena Pois, la mairesse de l'île, craignant que la nouvelle, bien qu'apparemment de peu d'importance, ne provoque un autre débat fiévreux à la grandeur du village, proposa aux membres du conseil d'accompagner le vieil homme au lieu dudit phénomène dès la fin de la réunion.

La noirceur était déjà tombée lorsque le petit groupe, muni de torches électriques et formant cercle autour de l'affalement, finit par convenir de l'importance de la chose. Selon les dires de Norbert Corbet, le diamètre du trou s'était agrandi d'au moins trois pieds depuis qu'il l'avait découvert deux heures auparavant. À ce rythme-là, on estimait que le Grand Barachois serait peut-être coupé en son centre, et donc impraticable, à la marée basse du matin. Empreint d'un sentiment d'impuissance, le groupe entama le chemin du retour avant que la marée montante les emporte. Seul espoir: que l'affaissement s'interrompe avant de priver les Célestillois du seul chemin à sec reliant l'île au reste du monde.

Le lendemain, aux premières heures du jour, Réal Trudel, le laitier de Céleste, finissait de charger sa camionnette en vue de sa « run de lait » lorsque son regard se figea sur la baie. Un désordre, une étrangeté lui mit un doute en tête. Un coup d'œil à sa montre-bracelet ne le rassura qu'à demi: s'il n'était pas en avance sur son horaire habituel, quel dérangement de la nature pouvait expliquer que l'isthme soit encore à cette heure immergé sur plus des deux tiers de son étendue? Ayant annoté son calendrier et consulté le tableau des marées la veille en prévision d'un rendez-vous à Terrance en avant-midi, il savait qu'on était

le mardi 17 juillet et qu'il aurait normalement accès au continent jusqu'aux environs de 11 h.

Au même moment à la mairie de Céleste, la mairesse, accompagnée des quatre élus du conseil municipal, alertait par téléphone les responsables gouvernementaux quant au phénomène alarmant qui menaçait sa communauté. Dans l'heure qui suivit, trois hélicoptères déversèrent tour à tour sur le petit héliport de Céleste, météorologues, ingénieurs, environnementalistes et océanographes, en somme un débarquement de spécialistes sous la direction du sous-ministre de la Sécurité publique cadré par l'œil d'une caméra fouineuse. Un grand dérangement qui avait attroué tout le village sur la grève.

Intrigués par ces étrangers plantés sur leur barachois avec leurs instruments, leurs cartes et leur parlure, chacun y alla de commentaires plus ou moins xénophobes. À Céleste, on se méfiait des «pieds-secs». On ne voyait pas comment ces continentaux pouvaient comprendre quoi que ce soit aux marées capricieuses de leur île. Le spectacle redoubla d'intérêt au moment où, émergeant de la baie, trois hommes-grenouilles apparurent. D'abord leurs têtes noires et luisantes sous le soleil – on aurait dit trois phoques hors saison –, leur nage fluide, leur sortie comique sur la portion encore visible de l'isthme et leur démarche chaloupée en direction des ingénieurs et autres spécialistes de la nature. Les Célestillois cherchaient encore à décoder la gestuelle des plongeurs occupés à rendre compte de leur exploration quand la mairesse Helena Pois vira de bord, rameutant tout son monde et les visiteurs vers la salle communautaire qui servait à la fois de cinéma, de salle des fêtes et de lieu de rassemblement occasionnel.

Alan Marchand, le sous-ministre de la Sécurité publique, se présenta et déclara que, suite aux premières observations et après avoir conféré avec ses collègues, il apparaissait que le phénomène, qui avait emporté une grande partie du Grand Barachois et continuait de le gruger, était tout à fait inhabituel sinon unique dans l'histoire connue de la région. Ce que les citoyens approuvèrent d'un hochement de tête, ayant eux-mêmes convenu de la chose depuis un bon moment.

Du milieu de l'assistance, Norbert Corbet prit la parole pour demander si les secousses ressenties sur l'île depuis quelques semaines – plutôt des frissons, l'interrompit le conseiller municipal Dufour – ne pouvaient être à l'origine d'un tel dérèglement? Il y eut un silence. Puis, à la grande table des fonctionnaires gouvernementaux, un mouvement de concertation se mit en branle: cogitations à voix basse, affirmations hésitantes, interpellations et coups de téléphone même. Un branle-bas qui dura plus de dix minutes devant une assemblée où l'impatience s'exprimait en un sourd bourdonnement.

La femme s'appelait Sandra-Louise Stanley et était ingénieure en chef du CEM (le Centre d'étude maritime). Elle s'étonna du fait qu'au ministère de la Sécurité publique personne ne semblait avoir été informé de l'existence de ces secousses. De plus, dit-elle, les sismologues n'ont enregistré aucune variation sismique notable, ou du moins alarmante, couvrant la période en question. Elle termina son commentaire sur la promesse que les spécialistes allaient poursuivre leurs études de manière à découvrir la source du problème afin d'y apporter une solution.

Un concert de protestations et de légitimes inquiétudes s'éleva du public. On supposa qu'on leur cachait une partie de la vérité, on mit en doute les compétences des spécialistes présents et, surtout, on voulut savoir ce qu'il adviendrait d'eux si ce monstrueux siphon poursuivait ses ravages. Sur ce, hésitante, la mairesse prit la parole, avoua que, suite aux relevés effectués et si rien ne changeait, il était plus que probable qu'à l'heure du souper la dégradation du sol allait atteindre les premières maisons de Céleste. Le village étant construit principalement sur la pointe sablonneuse de l'île, le risque que l'agglomération tout entière soit emportée en quelques jours ne faisait que peu de doute. Aussi, enchaîna-t-elle, le gouvernement a déclaré l'état d'urgence et affrète actuellement les moyens de transport suffisants, hélicoptères et bateaux, pour l'évacuation de la population qui sera temporairement relogée à Terrance.

La salle communautaire explosa en cris, en larmes et en injures aussi. On vit des familles se rassembler, se consolant

au milieu des chaises bousculées. On entendit des avis de refus littéralement beuglés et quelques rires hystériques. Un exutoire inévitable contre lequel la raison et la logique ne pouvaient rien. La catastrophe se transforma en drame quand Hubert Langevin, un prospère cultivateur dans la force de l'âge, revint dans la salle qu'il avait quittée pendant le tumulte, sortit un fusil semi-automatique, tira une rafale au-dessus des têtes siégeant sur l'estrade, menaçant de les tuer tous s'ils n'inversaient le cours du destin dans l'heure. De toute évidence, l'homme avait perdu la raison, refusant d'admettre que personne, quels que soient sa formation, son intelligence et ses diplômes, personne ne pouvait quoi que ce soit face aux caprices de la nature.

Pendant ce temps, à environ cinq milles marins au sud de Céleste, deux navires, d'énormes vraquiers, quittaient la côte ouest de Terrance remplis à ras bord de sable blanc. Destination : les immenses piscines des mégaparcs d'attractions, leur eau de mer et leurs fonds dits « naturels », la dernière tendance en matière de plaisirs aquatiques dans toutes les grandes villes du monde. Un engouement qui avait aussi contaminé bien des particuliers capables de se payer un tel luxe.

Ce qui avait rendu possible la réalisation de ce projet d'envergure résidait dans l'avènement d'une technologie nouvelle : un aspirateur géant capable d'avaler des tonnes de sable jour après jour. Les permis d'exploitation ayant été délivrés après des années d'études et de lobbying auprès des gouvernements, des géants de l'industrie assoiffés siphonnaient, depuis près d'un mois, le meilleur sable, le plus pur, le plus blanc : celui qui gisait dans les fonds marins au large des côtes de l'île Céleste.